

« NEUROBRIDGES » : LA SCIENCE POUR LA PAIX

Par Joëlle Hansel

Israéliens, Syriens, Irakiens, Libanais et Palestiniens ont travaillé par petits groupes sur des mini-projets de recherche dans le domaine des sciences du cerveau.

La ville de Cluny a été le théâtre, en septembre dernier, d'un événement exceptionnel dans cette région du sud de la Bourgogne célèbre pour ses grands crus, ses châteaux et ses chapelles romanes. Dans les murs même de l'abbaye de Cluny fondée par Guillaume le Pieux au X^e siècle, une quarantaine de jeunes chercheurs et de professeurs originaires des pays du Moyen-Orient ont participé, aux côtés de leurs collègues européens, à Neurobridges 2017, une école d'été de neurosciences, le domaine des sciences du cerveau dans lequel se produit, ces dernières années, une véritable révolution. Pendant dix jours, Israéliens, Syriens, Irakiens, Libanais et Palestiniens ont suivi ensemble des cours donnés par des spécialistes de renommée internationale et ont travaillé par petits groupes sur des mini-projets de recherche.

Neurobridges est né en 2014, dans le paysage désertique des rives de la mer Morte, au cours d'une discussion nocturne entre Yonatan Loewenstein, Israélien, professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem, et Ahmed al-Hady, Égyptien, post-doctorant à l'université de Princeton aux États-Unis. Dans un Moyen-Orient où toute solution politique semble impossible dans un proche



Ahmed al-Hady



Yonathan Loewenstein

avenir, l'établissement de coopérations scientifiques paraît utopique. Pourtant Loewenstein et al-Hady ont relevé le défi : les neurosciences pouvaient créer un espace propice à l'éclosion de liens entre Israéliens et Arabes. Le succès des colloques qui se sont déjà tenus, en 2015 et 2016, à Göttingen et à Paris, et celui de la récente école d'été de Cluny montre que leur pari a été tenu.

Né au Caire, Ahmed al-Hady est titulaire d'un doctorat de neurosciences de l'Université de Göttingen. Lors du « printemps arabe », en 2011, il a été très actif politiquement. Dans son pays où règne l'oppression militaire et où l'islamisme redresse la tête, la défense des femmes et de la

communauté LGBT est, pour lui, une priorité. Il est particulièrement inquiet pour le sort des juifs égyptiens et s'oppose fermement au BDS, le mouvement appelant au boycott d'Israël, de son économie, de ses institutions universitaires et scientifiques ainsi que de son art et sa littérature. Il dénonce le double langage du président Abdel Fattah al-Sissi, l'un, destiné à la communauté internationale, où il prône le développement des relations avec Israël, l'autre, anti-israélien et adressé aux Égyptiens.

C'est justement l'attitude de son gouvernement qui a donné à al-Hady le désir de se rendre en Israël. Après une première visite en 2011,

il a été invité par Yonathan Loewenstein, en 2014, pour un séjour à l'Université hébraïque de Jérusalem. C'est alors qu'a eu lieu leur discussion. Les deux amis se sont d'emblée mis d'accord pour éviter toute récupération, politique ou idéologique, de Neurobridges. Les questions brûlantes que pose la situation actuelle au Moyen-Orient n'ont donc pas tenu une place centrale dans le programme de l'école d'été de Cluny. Elles n'ont pas été pour autant passées sous silence. En dehors des cours et des groupes de travail, les étudiants en ont largement débattu. Comme le note Loewenstein, le caractère avant tout scientifique de l'école d'été a permis que ces questions si sensibles ne donnent pas lieu aux affrontements habituels, mais à de véritables échanges. « *Les étudiants, dit-il, étaient désireux d'apprendre les uns des autres et de découvrir ce qui se passe "de l'autre côté" des barrières que les conflits ont dressées entre leurs peuples.* »

Najib Majaj, chercheur à New York University, a fait partie du corps professoral de l'école d'été de Cluny. L'histoire familiale de ce Jordanien d'origine palestinienne a été relatée par Dominique Lapierre et Larry Collins dans *O Jérusalem*, leur célèbre best-seller. Majaj est le petit-fils de l'une des victimes d'un attentat meurtrier perpétré par l'Irgoun en janvier 1948 contre des civils arabes. Sa famille a dû fuir en Jordanie lors de la création de l'État d'Israël. Son père et son grand-père étaient très nationalistes et ont milité dans les rangs du Fatah. Tout en étant très concerné par le conflit israélo-palestinien, Majaj considère que cette question ne doit pas interférer avec la création, grâce à Neurobridges, d'une communauté de chercheurs liés par leur passion pour la science.

L'école d'été de Cluny a tissé entre les participants des liens propres à favoriser des projets de coopération future. Pour ceux d'entre eux qui ont vécu sous un régime dictatorial ou

qui ont subi les épreuves de la guerre, elle a été aussi l'occasion de raconter leur expérience.

Comment peut-on continuer à faire de la science lorsque l'on vit dans un pays en guerre ? C'est ce dont a parlé S., étudiante syrienne dont le récit a frappé tous les participants de la rencontre de Cluny. Originaire d'Alep qu'elle a quitté depuis peu, elle a évoqué la tragédie qui a frappé sa ville entre juillet 2012 et décembre 2016. Elle a décrit les horreurs dont elle a été témoin, le spectacle de la mort et la souffrance des civils soudain jetés à la rue et des enfants livrés à eux-mêmes. Plus que d'éveiller la compassion, son but était de faire connaître une réalité dont on entend peu parler dans les médias : la capacité de résistance de ses concitoyens qui ont continué à vivre le plus normalement possible ; la détermination des étudiants à poursuivre leurs études alors qu'ils étaient privés de tout accès à internet et que l'Université d'Alep subissait de lourds bombardements. S. a parlé de leur action inlassable pour l'accueil des réfugiés et la scolarisation des enfants dont les écoles avaient été détruites. Elle a elle-même contribué à la création d'une fabrique de bougies odoriférantes. Outre le revenu que cela procurait aux ouvrières, la lumière des bougies et leur parfum devaient apporter un peu de réconfort dans une ville si souvent privée d'électricité et où l'atmosphère était si pesante.

Lors d'une conversation que j'ai eue avec S. et Gadi, étudiant à l'Université hébraïque, je leur ai demandé comment les neurosciences peuvent constituer un terrain d'entente entre ceux qui sont censés être des ennemis. Le mot « ennemis » les a fait sursauter. « *Parler d'ennemis ou d'aliés n'a aucun sens en science, a rétorqué S., au bout du compte, tout le monde y gagne.* ». Gadi a répondu : « *Il ne suffit pas de mettre des Juifs et des Arabes ensemble pour établir entre eux une compréhension mutuelle. Il faut qu'il y ait quelque chose en commun, comme le sont ici, pour nous tous, la science, en général, et les neurosciences, en particulier. Grâce à sa vocation d'objectivité, la science nous permet d'interagir, de sorte que le fait que nous venions de pays hostiles les uns aux autres passe au second plan.* »

Ceci, même si comme le note Gily, étudiante à l'Institut Weizmann, « *notre intérêt commun pour la science et la cordialité de nos contacts n'abolissent pas forcément nos différends politiques et idéologiques.* ». Il serait, en effet, naïf de croire que les dix jours que les jeunes participants de l'école de Cluny ont passés ensemble ont fait disparaître, comme par enchantement, tout ce qui les sépare. Mais le spectacle offert par la salle de conférence et les cafés où Israéliens et Arabes se sont assis à la même table a montré à quel point la science est un facteur de socialisation.

Neurobridges

